

d'être éclaboussées, les dalles du trottoir de Copper Avenue – qui longent la face est de l'édifice – sont devenues glissantes et désormais dangereuses à pratiquer pour les piétons qui s'y risqueraient.

De mémoire d'homme, on n'a jamais vu ça à Albuquerque. D'ailleurs, jamais personne ne le verra ; on ne déambule pas à l'angle de Copper Avenue et de Fifth Street si tôt le matin. Le quartier est encore désert. Les Mexicaines viendront pour passer l'aspirateur plus tard, avant l'ouverture des magasins. Quant aux sans-abri, ils sont prévenus : ils se gardent bien de traîner dans le quartier au risque de se faire caresser les flancs par la police municipale.

Des gouttes d'eau déferlantes, signe avant-coureur d'une inondation ? Ici, sur la « Terre de l'Enchantement »<sup>1</sup> ? En plein Downtown Albuquerque, New Mexico ? I don't think so.

---

1. *Land of Enchantment*, « Terre de l'Enchantement » : surnom du Nouveau-Mexique. (Toutes les notes sont de l'auteur.)

Encadré par quatre rues lui donnant ses limites, le Central Parking est un parallélépipède posé sur du béton et grim pant sur quatre niveaux. Deux rampes se croisent à chaque demi-étage et distribuent des places de stationnement en épi, jusqu'au dernier plateau sans toit exposé au soleil de l'été et au vent de l'hiver. La chaleur assèche l'air et le froid pétrifie les sens en mordant la peau.

Les habitués évitent d'y laisser leur véhicule. Et comme il n'y a que des habitués qui se rendent au Central Parking, il n'y a jamais de voiture au dernier étage.

Le parking public est la plus belle invention de l'homme civilisé après celle de la voiture à bas prix. L'une ne va pas sans l'autre. L'une ne se conçoit pas sans sa complémentaire.

Jamie avait entendu dire par un type qui travaillait à la mairie que l'édification de ce

hangar à bagnoles n'était pas nécessaire au développement économique d'Albuquerque. Mais le prix de revient à l'unité était si faible qu'il aurait été stupide de s'en priver. La construction d'une place avait coûté mille cinq cents dollars à la mairie. À douze dollars le stationnement pour une nuit et soixante-huit pour une place louée mensuellement, Jamie ne comprenait pas où était la bonne affaire ; lui qui est payé cinq dollars cinquante de l'heure, pour dix heures par jour, six jours par semaine. Les changements drastiques de température et le désert viennent en sus et sont fournis gratuitement.

Dans un quart d'heure, Jamie montera dans sa vieille Mercedes et rentrera chez lui se coucher, s'il a terminé de nettoyer les ordures qui jonchent le parking.

Le gérant avait reçu des plaintes. Emilio, en charge du Central durant la journée, s'était débrouillé pour ne rien faire. Comme

d'habitude, une feignasse cet Emilio. Il avait pigé le système, ce fumier de Mexicain.

Habituellement, il n'y a rien de plus calme que les nuits du mardi et les débuts de matinée du mercredi. Dans une dizaine de jours, le centre-ville s'affolera durant le long week-end de Noël, puis une fois le Nouvel An passé, la routine et le silence régneront de nouveau sur la ville et sur le Central.

Lorsqu'il fatigue, Jamie se repose dans la cabine d'accueil. Assis sur le tabouret, il se cale la tête contre la vitre et somnole gentiment. Dans le temps, il se régalaient en visionnant des shows de demolition derby. Y avait-il plus décontractant que de regarder de vieilles bagnoles se percuter de plein fouet jusqu'à ce que les carrosseries soient pliées et que les moteurs rendent l'âme? Et puis sa télé de poche a cessé de fonctionner en septembre dernier, deux jours avant que les tours jumelles de Manhattan ne

partent en fumée. Jamie n'avait rien remarqué. Il avait passé le 11 septembre à se gaver de biscuits scandinaves qu'il adore pour compenser la mort soudaine de son poste de télévision. Il est le seul Américain à ne pas avoir assisté en direct à cette spectaculaire déclaration de guerre. Maintenant sans télé, il ne lui reste qu'à lire les journaux qu'il ramasse dans le parking.

Le pays s'est mis au garde-à-vous comme un seul homme derrière son président et son armée. Jamie est toujours d'accord avec les clients du parking, même avec les plus excités, ceux qui voudraient qu'on lâche la bombe sur ce pays de merde, de l'autre côté de la planète. «C'est pas idiot, le problème serait réglé. Vous voulez un reçu?»

Les mini-drapeaux étoilés en plastique lavable – montés sur des tiges souples et terminés par une pince qu'on agrippe entre la vitre arrière et son rebord – se sont mis à

fleurir à travers le pays. Un acte citoyen, un acte solidaire. Nul client du Central qui n'ait pas le sien. Les plus républicains des conducteurs en exhibaient jusqu'à quatre. Il a fallu que Jamie fasse comme tout le monde : il s'est fendu de deux billets d'un dollar et a collé un drapeau en plastique à la vitre de sa bagnole. Le gérant du parking a transformé la cabine d'accueil en un Fort Alamo couvert d'une guirlande rouge et blanche, le plafond parsemé de cinquante étoiles. Ils allaient déguster, ces cons d'Afghans.

La guerre a fait long feu, les Pachtounes se sont fait botter le cul, l'Amérique est vengée. Jamie trouve cela bien. Il pense qu'il ressemble à tous les autres Américains : c'est important de rester immergé dans la masse anonyme et ça ne lui a coûté que deux billets.

Le patriotisme n'empêche pas les gens d'être dégueulasses. Ce matin, il arpente et récure son royaume de béton, le balai-brosse dans une main, le jet d'eau dans l'autre.

Des types, de jeunes cons en vadrouille, avaient eu l'idée d'éparpiller le contenu de leur poubelle, du plateau supérieur jusqu'au premier étage. Un truc sans raison, pour faire rigoler leurs copines. Jamie et son tuyau d'arrosage suivent leur trace d'excréments et de déchets organiques d'étage en étage. L'eau dévale la rampe mais n'emporte avec elle qu'une partie des immondices. Jamie ferme le robinet et joue du balai-brosse. L'atmosphère glacée des courants d'air traversant l'édifice lui mord la face. En sueur, il grelotte pourtant. Il faudrait qu'il perde du poids, qu'il fasse de la gym, qu'il se secoue ; il faudrait tellement de choses.

Il reste le premier étage à récurer et tout le rez-de-chaussée à nettoyer ; cette ordure d'Emilio lui revaudra ça.

Le bruit de moteur d'une voiture qui approche l'entrée du parking le distrait de sa besogne. Un son épais, ronflant et puissant, qui résonne et

cogne dans les étages de ce mille-feuille mêlant béton et poutres métalliques.

Jamie perçoit le son d'une radio lorsque le conducteur baisse sa vitre, puis le cliquetis des pièces de monnaie lui glissant de la main qui tombent et roulent au sol, et enfin les jurons du type maladroit. Une autre voix masculine, à ses côtés, ricane. Ce sont des étrangers. S'ils étaient des habitués, ils posséderaient un badge électronique afin d'éviter ce genre de tracas.

La barrière d'entrée côté Fifth Street se lève.

Le type appuie sur l'accélérateur et fait crisser les pneus, l'écho ressemble à un gémissement. Vu l'heure matinale, il peut s'agir d'un conducteur ivre. Jamie se dit que ces types n'ont pas intérêt à dégueulasser ce qu'il vient de nettoyer.

Le véhicule traverse le plateau du rez-de-chaussée, moteur ronflant tranquillement. Il passe le premier tournant en épingle. Les pneus

se lamentent un instant, puis la voiture s'engage sur la rampe.

Rien d'anormal, pense Jamie. Au rez-de-chaussée, le stationnement est réservé aux détenteurs d'une place louée à l'année. Ce qui suit est en revanche surprenant : la voiture ne se gare pas au premier étage, mais poursuit sa route jusqu'au suivant.

Jamie aperçoit brièvement, entre deux piliers, le profil du véhicule qui glisse doucement de l'autre côté de la structure. Les deux types, vitres baissées, radio muette, scrutent la pénombre, cherchant quelque chose du regard.

Quelque chose ou quelqu'un.

Jamie s'accroupit derrière une voiture de la taille d'une boîte à chaussures, une de ces compactes japonaises qu'il déteste. Il glisse le balai-brosse sous le véhicule et palpe ses poches. Son portable est resté dans sa veste accrochée dans la cabine d'accueil à l'entrée du parking.

La voiture rejoint le dernier étage. Ces types veulent profiter du paysage ? Pas vraiment. Une manœuvre et le véhicule fait demi-tour.

Jamie se précipite vers l'escalier le plus proche, il y en a un à l'extrémité de chaque plateau. Il retient la porte pour qu'elle ne claque pas, puis dévale les marches trois par trois. Il veut atteindre le rez-de-chaussée avant eux.

Des années que Jamie travaille au Central. Un boulot de merde, pas le premier qu'il a été contraint d'accepter, pourvu que ce ne soit pas le dernier. Le genre de travail qui avait l'avantage de le rendre transparent. Enfin, c'est ce que pensait Jamie jusqu'à aujourd'hui. . .

Les dernières marches. La porte. La voiture, à l'autre bout, dans sa ligne de mire, amorce le dernier tournant. Il reconnaît une Pontiac des années 90. La pire des époques pour une bagnole américaine. Déjà le capot pointe dans sa direction. Filer. Fuir. À pied ?

Ce serait une mauvaise initiative. En voiture? Non. Rejoindre sa vieille Mercedes, la démarrer et foncer prendrait trop de temps. Alors, courir jusqu'à la cabine?

Ça y est, la voiture accélère un peu, suffisamment pour ne pas lui laisser le temps de changer d'avis. Un avis sur quoi d'ailleurs? Jamie n'a aucune opinion, sur rien ni personne, depuis longtemps, depuis septembre 1990. Onze ans qu'il baisse la tête et il ne s'en plaint pas. Pourquoi viendrait-on l'emmerder maintenant?

Malgré la fraîcheur matinale, il est poisseux de sueur et ses mains tremblent. Il serre ses doigts en les croisant, tâchant de contrôler la pression. Finalement, il pose ses mains sur la mini-tablette située en dessous de la vitre de la cabine d'accueil.

La voiture glisse jusqu'à lui, puis s'arrête. Par la vitre, la tête du chauffeur se penche vers Jamie, cachant en même temps l'autre type. Du genou et de la cuisse, Jamie tâtonne sous

la tablette, cherchant le sac qu'il fixe avec deux punaises, chaque soir qu'il vient travailler. Pas une fois en onze ans il n'a oublié. Il sent une bourse gonflée rebondir sur sa cuisse. Le sac et son contenu sont là, à leur discrète place.

Les clients ne s'arrêtent devant la cabine que s'ils ont une réclamation à formuler ou une direction à demander. Mais ces types ne cherchent rien en particulier, ils ont déjà trouvé.

Le conducteur met le levier de vitesse sur «P», pour parking. Puis il dit, comme un reproche :

— On vous a pas vu.

— Suis là. Vous me cherchiez ?

Le type ne répond pas.

Jamie tressaille lorsque le copilote se penche en avant. La main de ce dernier caresse un bouton et le poste de radio s'allume. KBZU, 96.3, du country, rien que du country.

Celui qui conduit dit :

— C'est tranquille.

— Tôt le matin, ça l'est toujours.

— Y a personne.

— Y a vous deux, y a moi, rectifie Jamie.

Le copilote trifouille les boutons, se balade sur la bande FM pour finalement revenir sur KBZU. Jamie l'observe et juge le geste machinal. La tête du type reste dirigée vers la radio tandis que ses yeux scannent ce qui l'entoure.

Jamie comprend. Tout en lui parlant et en jouant avec la radio, ces types s'assurent qu'il n'y a personne aux alentours. Pas de voiture de police dans la rue, pas de conducteur assoupi dans son véhicule, pas de joggeur matinal.

Pas de témoin.

Voici venu l'instant singulier. Le moment de basculement que Jamie redoutait depuis cet après-midi de septembre 1990, lorsqu'avec sa femme il avait déserté l'appartement situé dans l'Upper West Side, à Manhattan.

Tout avait pourtant été réglé comme du papier à musique. Suffira de suivre la partition, lui avait-on raconté. Le programme fédéral protégeant les témoins impliqués dans des affaires criminelles fournissait la seule solution valable. Toute trace de documents officiels et administratifs concernant Jamie Asheton et son épouse avait été effacée. On avait créé pour chacun d'eux un nouveau numéro de sécurité sociale, un nouveau permis de conduire, une nouvelle identité. Leur casier judiciaire était vierge. La justice américaine leur donnait la possibilité de recommencer une nouvelle vie dans une autre ville.

Il faut croire que ça ne suffit pas. Ce matin, le rempart de leur protection s'effondre. Il y a une fuite dans le système, et une sérieuse, pour qu'on retrouve sa trace après onze ans et qu'on veuille lui faire la peau.

D'un mouvement rapide du genou, Jamie fait bâiller l'ouverture du sac ; la tablette l'abritant

tremble. Il plonge la main. Le conducteur réalise que quelque chose se trame, mais un peu tard. Jamie agrippe la crosse de son Beretta Cheetah, un simple modèle 86.

Trois balles traversent la médiocre paroi de la guérite. La première échoue sur la portière de la voiture, les deux suivantes tracent leur route jusque dans le flanc du conducteur. L'une s'arrête dans le bourrelet de gras au-dessus de la ceinture, l'autre déchire une partie du gros intestin. Le type encaisse.

Inutile d'être instruit des principes de la Blitzkrieg pour savoir que l'effet de surprise triomphe de la supériorité numérique. Dressé, debout dans sa cabane bariolée d'étoiles et de bandes rouges et blanches, le bras raide jaillissant par la vitre ouverte, Jamie en colle deux autres au blessé. L'œil gauche explose comme un fruit mûr, l'autre balle déchire l'oreille interne et se fiche dans le cerveau du conducteur.

À côté, l'amateur de musique country fouille sa poche de veston pour récupérer son arme. Jamie ordonne :

— Tu mets les mains par la fenêtre, les deux, bras tendus. Puis t'ouvres la porte avec la poignée extérieure.

— Quoi ?

— Tu veux vraiment que je répète ?

Jamie sort de la cabine. Il se colle contre la voiture, près du conducteur mort, le canon du pistolet désormais pointé vers la tête du passager.

— Maintenant, fais le tour en passant par-devant. Là, c'est bien. Tu restes là. Tu retires ta veste, doucement, puis tu la poses sur le capot, vers moi.

Le type s'exécute. Son veston est boursoufflé à l'endroit même où se trouve son arme.

Jamie regarde autour de lui, le temps lui est compté. Plus encore que durant ces onze années, il en ressent le poids et l'intensité. Personne à l'horizon.

Jamie demande :

— Qui ?

— Qui quoi ?

Jamie se rapproche. Le bras toujours tendu, il pointe désormais le canon de son arme vers le bas-ventre du type qui s'écrie :

— Arrête ! Tu sais comment ça se passe, c'est toujours pareil.

— Non, je sais pas, j'sais rien, j'suis un pauvre con qui gère un parking municipal.

— Ouais d'accord, si tu le dis . . .

— Alors ?

— Ben ça démarre par un coup de fil. C'est pas moi qui l'ai reçu, c'est mon pote . . .

— Bah tiens !

— . . . puis un SMS de confirmation avec ton adresse, ici. Et puis une enveloppe avec de l'argent et ta photo posée sur le siège de cette bagnole qui nous attendait à l'entrée de la ville. Peux rien te dire sur les commanditaires. Tu sais bien comment ça se passe.

Jamie palpe le veston et fouille les poches intérieures. Il récupère l'arme. Il n'y a rien d'autre ; ni argent, ni carte, ni papiers d'identité. Normal. Jamie connaît la musique. L'autre est de plus en plus inquiet car il connaît le tarif.

Jamie décèle cette peur dans les yeux du type ; cette peur qui le conseille, lui, depuis des années. Il baisse légèrement son arme et loge une balle dans le genou du mec. Vivant, mais handicapé pour le restant de son existence.

Une douleur à s'en couper la langue. Le tueur à la retraite a les yeux embués.

— Tu pousses ton copain sur le côté. Tu prends le volant et vous vous cassez.

Avec une boîte de vitesses automatique, on a seulement besoin d'une jambe et d'un pied pour conduire. Le cadavre glisse sur le côté et laisse une trace de sang sur le cuir du dossier. Le boiteux s'assied derrière le volant. Jamie recule et tend sa main libre derrière lui, dans la cabine,

ALBUQUERQUE

le regard toujours fixé sur le type. À tâtons,  
il trouve le bouton qui manœuvre la barrière.

La bagnole hoquète. Le nouveau conduc-  
teur se mord les joues pour gérer la douleur.

Toujours personne sur Copper.

La voiture tourne après le second pâté de  
buildings sur la droite.